

“ Le tribut du sang ! le tribut du sang ! ! ” s'était élané au milieu des taureaux furieux. Se cramponnant aux flancs de l'un d'eux, il mordit dans sa chair. L'animal, tremblant de douleur et d'effroi, jetant d'horribles cris, s'élança rapide comme la flèche, fit quelques arrêts subits, se tordit sur le sol pour se débarrasser du monstre qu'il portait, reprit son élan, mais, comme retenu par un cercle fatal, il tournoya dans un espace resserré. Le troupeau entier au paroxysme de la rage, semblable à une meute avide, se précipita sur sa trace et forma ainsi une ronde tourbillonnante qu'éclairaient les rayons blafards de l'astre des nuits.

Lorsque le taureau blessé tomba épuisé, l'*Aigle* se releva ; les cheveux épars, la bouche teinte d'une écume sanglante, il hurla ces mots : “ J'ai soif ! j'ai soif ! ! il me faut le tribut du sang ! ! ”, saisit une autre proie, et la course recommença, terrible, échevelée. Il en fut ainsi jusqu'à ce qu'enfin l'*Aigle* se vit entraîné par une de ses victimes dans les ondes du fleuve.

Il s'y engouffra en abandonnant aux échos son blasphème : “ On m'a refusé l'aumône, je me suis payé le tribut du sang ! ! ! ”

Le drame était terminé, quatre cadavres d'animaux gisaient sur le rivage, un jour pâle, éclairant un ciel terne, se glissait sur le lieu de la scène.

Nous étions toujours là, croyant nous éveiller d'un lourd cauchemar.

Revenus de notre émotion mais l'imagination encore troublée par cette apparition dont le héros avait été un habitant du monde des réprouvés, nous résolûmes de terminer là notre pêche commencée sous d'aussi effroyables auspices.

Le conteur s'arrêta..... Il avait parlé avec tant de vérité et les objets environnants faisaient si bien revivre ces souvenirs, que nous nous imaginions avoir réellement assisté aux différentes péripéties de cette horrible lutte.

Quelques fagots furent jetés dans le brasier ; nous nous serrâmes les uns contre les autres, mais la nuit fut bien lente à nous apporter le sommeil et le repos.

Le jour qui suivit, le ciel avait tant de sérénité, la forêt tant de chantres, l'herbe tant de perles, les eaux tant d'éclat ; nous capturâmes tant de frétilants poissons qu'aucune image sombre ne put tenir en notre esprit ; et ce fut presque avec regret, après avoir tourné la proue de notre chaloupe pour effectuer le retour, que nous saluâmes d'un dernier regard, que nous vîmes trembler au loin sur les flots puis disparaître complètement à nos regards le terrible NID D'AIGLE.

SILHOUETTE CONTEMPORAINE

GAMBETTA.

Divide et impera.

Cahors, joyeux pays de truffes et de vin
Vit entre ses vieux murs naître cet arlequin
Que le radicalisme acclame avec ivresse...
Dans l'oubli s'écoula son obscure jeunesse ;
Nul ne parla de lui, soit en bien, soit en mal,
Comme type vulgaire il semblait sans rival.
D'un grand homme pourtant — soit dit sans ironie —
Déjà germaient en lui l'audace et le génie ;
Mais l'antique Cahors, dans son bon sens épais,
Des talents de son fils ne se douta jamais.

Un beau jour cependant, guidé par son étoile,
Vers des lieux moins ingrats le jeune homme fit voile ;
En province l'esprit s'étiolé et s'éteint,
Sa grande âme étouffait dans ce cadre restreint.
Il lui faut le grand air, l'immense capitale
Déployant à ses yeux sa splendeur idéale ;
Il lui faut ce Paris aux horizons sans fin
Où toujours l'homme adroit sait faire son chemin ;
Il lui faut la tribune et ses luttes ardentes,
Le club et le Forum aux mille voix grondantes ;
Il lui faut à tout prix, apôtre du progrès,
Goûter l'enivrement des faciles succès.
Radical à tous crins, semblant né pour détruire,
Il veut abattre tout et ne sait rien construire.

Sorti pauvre et sans nom des bas fonds du barreau,
De la démagogie arborant le drapeau,
Il devint tout-à-coup un Titan politique,
Et quand l'empire fut, dans une heure critique,
Par l'émeute en courroux balayé sans effort,
L'ambitieux tribun se trouva le plus fort.
La France endolorie et de sang ruisselante
Avait vu se briser son épée impuissante,
Mais Gambetta vivait ! ! Il devint dictateur
Et la patrie en lui vit son libérateur ! !
Le peuple est un enfant aux singuliers caprices,
Des meilleurs citoyens dédaignant les services,
Quand la fièvre l'agite, au premier exalté
Il donne sa faveur et vend sa liberté.....

Aussitôt Gambetta, par des flots d'éloquence,
Dans le cœur des Français ranime l'espérance ;
Il accable de loin l'ennemi par ses coups,
Paris est inondé de sa prose à deux sous,
Sur les tréteaux publics triomphant il se cambre,
On l'applaudit au club, on l'écoute à la Chambre.
Cependant les Prussiens, sans craindre ce bavard,
De l'altière Lutèce ont cerné le rempart ;
Gambetta sachant bien qu'en des jours de vertige
L'idole populaire a besoin de prestige,
Combine un nouveau plan pour tromper le Teuton, ...
Sous les yeux de Bismarck il s'échappe en ballon.
Doucement balancé par le souffle d'Eole,
L'aérostat vainqueur, plein de gaité s'envole ;
Il brave le canon, il nargue le uhlan,
Il prend vers le midi son invincible élan,
Puis dans un lieu désert tranquillement il tombe...
Gambetta, dans Bordeaux, entrant comme une bombe,
Rejoint, un jour plus tard, ce fier gouvernement
Qui devait des Français compléter l'armement.
A l'appel du tribun, la jeune république
Aux armes se rua menaçante, héroïque,